

Le McDonnell Douglas CF-18. Photo : Gabrielle Audet-Michaud

SPÉCIAL TOURISME
**HISTOIRE
MUSÉES
MILITAIRES**
LE DEVOIR DE MÉMOIRE

▶ 8-9

SANTÉ



RÉSEAU SANTÉ
ALBERTA
UNE DIRECTRICE
DE TERRAIN

▶ 2

ÉDUCATION



JEUNES PLUMES
DE BELLES
HISTOIRES

▶ 4

ÉDUCATION



RED DEER
UNE NOUVELLE
GARDERIE EN
FRANÇAIS

▶ 5

ARTS ET CULTURE



POLYFONIK
35 ANS DÉJÀ!

▶ 7

CHRONIQUE
JARDINAGE



PLANTES
À CHACUNE LEUR
COMPAGNON

▶ 15



SPÉCIAL TOURISME
UN PATRIMOINE À DÉCOUVRIR
EN FRANÇAIS!

▶ 8-14



↑ Photo : Myriam Zilles - Unsplash.com

UNE NOUVELLE DIRECTRICE GÉNÉRALE POUR LE RÉSEAU SANTÉ ALBERTA

Lors de son assemblée générale annuelle (AGA) le 20 juin dernier, le Réseau santé Alberta (RSA) a présenté sa nouvelle directrice générale, Marie-Claude Côté. La rédaction a voulu s'entretenir avec cette dernière afin d'en connaître davantage sur sa vision et ses priorités en matière d'accès à la santé en français.



IJL -
RÉSEAU.PRESSE
- LE FRANCO

« AU NIVEAU BÉNÉVOLE, J'AI TRAVAILLÉ SUR PLUSIEURS CONSEILS D'ADMINISTRATION POUR DIFFÉRENTS GROUPES, QUE CE SOIT DANS LE SPORT OU DANS LES ÉCOLES FRANCOPHONES. D'AILLEURS, MES ENFANTS ONT ÉTUDIÉ DANS LES ÉCOLES FRANCOPHONES DE FALHER ET DE PEACE RIVER. »
Marie-Claude Côté



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE

LE FRANCO : VOUS AVEZ PASSÉ 24 ANS DANS LE SYSTÈME DE SANTÉ DE L'ALBERTA, OCCUPANT DIVERS POSTES ALLANT D'AMBULANCIÈRE PARAMÉDICALE À CONSULTANTE EN QUALITÉ CLINIQUE POUR ALBERTA HEALTH SERVICES. COMMENT VOTRE PARCOURS VOUS A-T-IL PRÉPARÉE À ASSUMER LE RÔLE DE DIRECTRICE GÉNÉRALE DU RÉSEAU SANTÉ ALBERTA (RSA)?

MARIE-CLAUDE CÔTÉ : Je dirais que mon parcours professionnel et aussi mon parcours bénévole m'ont bien préparée pour cet emploi.

J'ai eu l'occasion d'apprendre et de connaître le système de santé de la province au grand complet, surtout dans mes fonctions comme consultante en accréditation. J'avais plusieurs portefeuilles provinciaux. J'ai aussi eu l'opportunité de travailler dans les hôpitaux, à McLennan en particulier, alors qu'on était encore au sein de Peace Country Health (avant que AHS soit formé). J'ai assisté aux changements dans le système de santé, je comprends bien tout ça.

Au niveau bénévole, j'ai travaillé sur plusieurs conseils d'administration pour différents groupes, que ce soit dans le sport ou dans les écoles francophones. D'ailleurs, mes enfants ont étudié dans les écoles francophones de Falher et de Peace River. Récemment, quand j'étais au Ghana, comme présidente de l'organisation North American Women's Association of Ghana, j'ai représenté une soixante de femmes de partout dans le monde.

LE FRANCO : DANS VOTRE PARCOURS PROFESSIONNEL, QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS SENSIBILISÉE À LA QUESTION DE L'ACCÈS À DES SOINS EN FRANÇAIS?

M.-C. C. : Plusieurs choses! Je suis en Alberta depuis 1994, je suis arrivée comme monitrice de langue à Bonnyville de Montréal. Au tout début de ma carrière, au début des années 2000, j'étais technicienne ambulancière à McLennan et j'avais l'occasion de parler en français très souvent avec les patients. On desservait Falher, Girouxville et le reste de la région de [Smoky River].

J'ai aussi travaillé comme préposée au centre de soins continus, à l'hôpital de McLennan. Quand quelqu'un sur le plancher parlait français, ça faisait toute

« UNE DES RAISONS POUR LESQUELLES J'ÉTAIS VRAIMENT TRÈS EMBALLÉE DE PRENDRE LE POSTE, C'EST PARCE QUE LES PROJETS QUI SONT SUR LA TABLE ACTUELLEMENT SONT EXTRÊMEMENT INTÉRESSANTS. JE LES APPUIE À 150%. J'AI VRAIMENT ENVIE DE TRAVAILLER DANS LA DIRECTION QUE PAUL DENIS A ENTREPRISE. ÇA M'INSPIRE. »
Marie-Claude Côté



↑ Marie-Claude Côté est la nouvelle directrice générale du RSA. Photo : Courtoisie

la différence du monde pour nos patients. C'était tellement plus facile pour eux, ils adoraient ça. Quand ils me voyaient le matin, ils voulaient s'assurer que je travaille de leur côté. C'était très bien reçu.

LE FRANCO : VOUS UTILISEZ LE PASSÉ. EST-CE PARCE QUE LES SERVICES EN FRANÇAIS SONT MOINS BIEN REÇUS AUJOURD'HUI?

M.-C. C. : On voit moins de gens qui parlent en français dans les hôpitaux. Ça rend peut-être les choses plus difficiles.

LE FRANCO : QUELLE EST VOTRE VISION POUR LE RSA ET QUELLES SONT VOS PRINCIPALES AMBITIONS EN TANT QUE NOUVELLE DIRECTRICE GÉNÉRALE?

M.-C. C. : Une des raisons pour lesquelles j'étais vraiment très emballée de prendre le poste, c'est parce que les projets qui sont sur la table actuellement sont extrêmement intéressants. Je les appuie à 150%. J'ai vraiment envie de travailler dans la direction que Paul Denis a entreprise. Ça m'inspire.

J'espère que les projets que l'on va accomplir avec la nouvelle entente vont vraiment inspirer les francophones et les organisations francophones.

LE FRANCO : JUSTEMENT, VOTRE PRÉDÉCESSEUR PAUL DENIS TRANSITIONNE DE SON CÔTÉ VERS UN RÔLE DE REPRÉSENTATION POLITIQUE. COMMENT ENVISAGEZ-VOUS LA COLLABORATION ET LA DIVISION DES TÂCHES AVEC LUI?

M.-C. C. : J'envisage la collaboration de manière très positive. Je suis très chanceuse que Paul reste avec l'équipe. C'est une personne extrêmement respectée. C'est le mentor dont j'ai besoin pour

faire mon travail de manière positive. L'équipe va probablement grandir et les tâches seront divisées à ce moment, au fur et à mesure que les projets vont se concrétiser.

LE FRANCO : QUELLES SERONT VOS PRIORITÉS POUR AMÉLIORER L'ACCÈS ET LA PRESTATION DES SOINS DE SANTÉ EN FRANÇAIS EN ALBERTA?

M.-C. C. : Il faut inspirer les gens à demander des soins en français pour que le système puisse découvrir la demande. Il faut encourager les professionnels de la santé à avoir le courage de travailler en français et leur donner les outils dont ils ont besoin pour le faire.

LE FRANCO : SUITE AU TRAVAIL DE TERRAIN QUE VOUS AVEZ EFFECTUÉ PENDANT TANT D'ANNÉES, IDENTIFIEZ-VOUS CERTAINS DÉSERTS MÉDICAUX EN FRANÇAIS, NOTAMMENT DANS LES LOCALITÉS RURALES?

M.-C. C. : Il y en a partout. Au niveau rural, oui, mais même dans les centres urbains. Ce qui est bien, c'est qu'on a été entendus sur ces manques-là. On a des gens qui nous écoutent et il faut en prendre avantage. On est à un point tournant.

LE FRANCO : QUELS SONT LES DÉFIS QUI GUETTENT LE RSA?

M.-C. C. : Nous en parlions plus tôt, mais on peut se demander si tous les francophones nous connaissent dans la province. La réponse est : pas encore. Je pense que c'est un défi.

Un autre enjeu, c'est de trouver des moyens de rejoindre les gens justement [dans l'objectif] de se faire connaître. Les jeunes de nos jours n'écoutent plus vraiment les nouvelles en français sur le câble, il n'y a pas d'annonces publicitaires... Quels sont les médias et les outils que l'on peut utiliser pour rejoindre plus de gens? Il faut trouver des manières créatives et originales de le faire.

LE FRANCO : LORS DE L'AGA, CERTAINS MEMBRES ONT EXPRIMÉ DES PRÉOCCUPATIONS QUANT À L'AMÉLIORATION CONCRÈTE DE L'ACCÈS AUX SOINS DE SANTÉ EN FRANÇAIS EN ALBERTA. QUE RÉPONDEZ-VOUS À CE GENRE DE PRÉOCCUPATIONS?

M.-C. C. : Premièrement, je suis à l'écoute. À travers les projets qu'on a, je porte attention aux commentaires que l'on reçoit pour voir si on répond vraiment aux besoins de la population. S'il y a des gens qui veulent me rencontrer, rencontrer l'équipe pour nous donner des idées, on est ouverts. Évidemment, on ne peut pas tout faire, mais on est à l'écoute des gens et on veut personnaliser notre approche. ▲

Lors de l'AGA, Paul Denis et Isabelle Laurin, directrice générale de l'ACFA, ont participé à une cérémonie de signature **honorifique** avec Kim Simmonds, sous-ministre adjointe de la division des politiques stratégiques et de la performance du ministère de la Santé. Ce moment visait à souligner leur entente historique de 5,4 millions de dollars sur trois ans.

Ce financement appuiera de nombreux projets, dont la mise en place de stratégies pour développer l'offre active et la demande de services de santé en français en Alberta. Il permettra également le développement et l'expansion des services de santé en français à Edmonton, Calgary et dans les régions rurales. De plus, il appuiera les professionnels de la santé souhaitant améliorer leur maîtrise du français dans leur discipline respectée et assurera la continuité du projet TAO Tel-Aide, une ligne empathique en français disponible 24/7.

GLOSSAIRE

HONORIFIQUE
Qui honore sans apporter d'avantages matériels



↑ Une trentaine de familles ont reçu leur diplôme HIPPY lors d'une cérémonie à La Cité des Rocheuses. Photo : Courtoisie

DES FAMILLES CÉLÈBRENT LEUR PARTICIPATION À UN PROGRAMME DE SOUTIEN ÉDUCATIF À DOMICILE

La trentaine de familles qui ont participé au programme d'instruction à domicile pour les parents d'enfants d'âge préscolaire (HIPPY) se sont réunies dans le théâtre de La Cité des Rocheuses, à Calgary, le 15 juin dernier pour recevoir leurs diplômes. Cette cérémonie a permis de célébrer le travail accompli et la progression des enfants.

IJL -
RÉSEAU.PRESSE
- LE FRANCO



IL [MON FILS] A
GRANDEMENT
ENRICHİ SON
VOCABULAIRE.»
Olfa Boukef



ET JE TROUVE
AUSSI QUE NOTRE
LIEN MÈRE ET
ENFANT S'EST
RENFORCÉ. ON
PASSE UN PETIT
MOMENT PRIVI-
LÉGIÉ CHAQUE
JOUR, SANS
TÉLÉPHONE, TÉ-
LÉVISION ET SANS
QUE PERSONNE
NOUS DÉRANGE.»
Olfa Boukef



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE



«C'était un moment très agréable et surtout riche en émotions pour nous les mamans de voir nos enfants avoir un premier succès. On le vit intensément», note Olfa Boukef.

Installée à Calgary depuis peu, cette mère de famille d'origine tunisienne et polonaise a été approchée par le Portail de l'Immigrant Association (PIA), tout comme une cinquantaine d'autres familles albertaines, pour prendre part à l'initiative HIPPY en automne 2023. Le programme vise à briser l'isolement des mères nouvellement arrivées et à préparer leurs enfants à la réussite scolaire.

«J'avais un peu d'appréhension. Je me demandais si on allait réussir à accomplir quelque chose, mais finalement ça a été un grand succès», partage-t-elle.

À leur arrivée dans la province, Michâl, son fils de cinq ans, souffrait d'un retard langagier. Habitué à une garderie **arabophone**, il a dû s'adapter à une prématernelle francophone. «Le changement de langue a été un grand défi pour lui. Cela a demandé beaucoup d'adaptation», souligne-t-elle.

Très dynamique et actif, le jeune garçon avait également du mal à s'engager dans des activités plus calmes, comme le coloriage ou le dessin. «Je croyais ne pas être en mesure de l'occuper avec le programme, mais au fil des semaines, c'est devenu un rituel. Il a pris l'habitude», témoigne-t-elle.

Le curriculum lui a permis notamment d'apprendre à mieux se concentrer, à s'asseoir calmement et à compter jusqu'à dix, en plus des améliorations langagières remarquées par sa mère. «Il a grandement enrichi son vocabulaire et sait maintenant faire autre chose que de

courir et sauter partout dans la maison», ajoute Olfa avec humour.

RENFORCER LES LIENS ET EN CRÉER DE NOUVEAUX

En plus de préparer les enfants en vue de la rentrée scolaire, HIPPY permet aux parents de consolider leur rôle de premier éducateur auprès de leurs enfants, rappelle, quant à elle, Elena Popova, coordonnatrice du programme pour le PIA. «Ils font ensemble des activités de littératie, de mathématiques et de motricité. Chaque dix semaines, il y a une sorte de récapitulatif. Ça renforce les liens familiaux», explique-t-elle.

La progression des enfants se mesure surtout à leur entrée à l'école maternelle, ajoute-t-elle, «lorsque les mamans nous écrivent pour nous dire que leurs petits réussissent mieux que les autres».

À la prématernelle déjà, les éducatrices du petit Michâl ont remarqué qu'il arrivait à mieux se concentrer, se réjouit Olfa. «Et je trouve aussi que notre lien mère et enfant s'est renforcé. On passe un petit moment privilégié chaque jour, sans téléphone, télévision et sans que personne nous dérange», souligne-t-elle.

La mère de famille a également aimé recevoir la visiteuse à domicile qui les a accompagnés tout au long de ces huit mois d'apprentissage. «Ça me faisait quelqu'un avec qui discuter et me sentir moins seule. Nous sommes de nouveaux arrivants, alors on n'a pas encore eu la possibilité de rencontrer beaucoup de monde», avance-t-elle.

UN PROGRAMME TOUJOURS EN DÉVELOPPEMENT

Passant de quatorze familles lors de sa première année d'activité à une cinquantaine en cette troisième année, HIPPY a connu une «bonne progression» depuis son lancement en français en Alberta. Pourtant, malgré la croissance manifeste des inscriptions ces dernières années, Elena Popova préfère ne pas établir de cibles précises pour une croissance future.



ON DOIT CHER-
CHER DES SOLU-
TIONS AUPRÈS DE
NOS BAILLEURS
DE FONDS POUR
DESSERVIR LES
TRAVAILLEURS
TEMPORAIRES
OU LES FAMILLES
QUI ONT LEUR
CITOYENNETÉ
DEPUIS PLUS
LONGTEMPS. UN
FINANCEMENT
PROVINCIAL
POURRAIT NOUS
AIDER.»

Elena Popova



GLOSSAIRE

ARABOPHONE
Qui parle arabe, où
l'on parle arabe

«Plutôt que de viser un nombre [précis] de familles, je pense que maintenant, on doit faire un effort pour suivre les tendances d'immigration et déterminer où se trouve le besoin, dans le Nord, le Sud, en ville ou en région», analyse-t-elle.

Si le programme doit éventuellement prendre de l'expansion, la coordonnatrice souhaite l'exporter vers Edmonton afin que les familles de nouveaux arrivants installées là-bas puissent en bénéficier.

Parallèlement, elle espère aussi trouver des solutions aux problèmes d'accès rencontrés par les familles de Lethbridge et de Red Deer, notamment en raison des restrictions liées au financement accordé par Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC).

Seuls les résidents permanents et les réfugiés ont accès actuellement au programme gratuit. Et bien que cette restriction puisse être contournée à Calgary grâce à un investissement supplémentaire de la ville, la situation est toute autre dans les régions où les municipalités disposent de moins de moyens à investir.

«On doit chercher des solutions auprès de nos bailleurs de fonds pour desservir les travailleurs temporaires ou les familles qui ont leur citoyenneté depuis plus longtemps. Un financement provincial pourrait nous aider», conclut Elena. ▲



↑ Olfa Boukef (à gauche), son fils aîné Kamil, Michâl et son mari Tahar Belgaied Hassine (à droite). Photo : Courtoisie



↑ Dix élèves du CSCN ont participé à l'écriture du recueil *Les Petites Plumes* dont le lancement a eu lieu le 17 juin dernier. Photo : Courtoisie - Fun d'écrire

UN PROJET LITTÉRAIRE QUI MET EN LUMIÈRE LES JEUNES TALENTS FRANCOPHONES

Une dizaine d'élèves francophones d'Edmonton ont célébré la concrétisation de leur projet littéraire avec le lancement de leur recueil *Les Petites Plumes* le 17 juin dernier. Cette initiative, dirigée par Carol Offi, a notamment été appuyée par le **Conseil scolaire Centre-Nord (CSCN)** et l'**Alliance Jeunesse-Famille de l'Alberta Society (AJFAS)** qui distribueront des exemplaires à la communauté.

À son arrivée à Edmonton en 2019 en provenance de la Côte d'Ivoire, Carol Offi remarque une baisse rapide du niveau d'expression française chez ses filles, surtout à l'écrit. Cherchant des solutions, elle décide de renforcer leurs compétences à la maison en leur faisant écrire des dictées et de courtes histoires. Le processus se révèle **fructueux** et c'est à ce moment que «le déclic se fait».

«Je me suis dit que si mes filles avaient des lacunes en français, probablement que les autres enfants francophones de la communauté avaient des enjeux similaires», explique celle qui a travaillé pendant quinze ans dans le domaine de la presse avant d'arriver au Canada.

Elle lance peu de temps après Fun d'écrire, une plateforme qui offre des sessions hebdomadaires de

IJL -
RÉSEAU.PRESSE
- LE FRANCO



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE

perfectionnement en français aux enfants évoluant en milieu anglophone. Le projet *Les Petites Plumes* arrive un peu plus tard, comme un nouvel outil pour «encourager les jeunes, les motiver et créer un attachement encore plus fort au français», souligne Carol.

«Dix enfants de dix à dix-sept ans ont participé au recueil. Ce sont tous des élèves francophones du CSCN», ajoute-t-elle. Dans leurs textes, certains ont relaté leurs victoires sportives, tandis que d'autres ont partagé leurs aspirations à devenir architecte ou scientifique. Un élève a même exploré son attachement à la culture et aux traditions du village de sa mère en Afrique.

«Le thème étant ouvert, cet ouvrage très varié a permis aux jeunes de s'exprimer sur toutes sortes de sujets», mentionne celle qui a dirigé le projet.

UN APPRENTISSAGE HORS DU COMMUN

La jeune Lili, une élève de l'École Gabrielle-Roy qui vient tout juste de souffler ses dix bougies, a choisi d'écrire sur une girafe qui fait du ski. «J'ai appris que c'est beaucoup plus facile d'écrire une histoire une fois que tu as une idée», résume-t-elle. L'éclair de génie lui est apparu lors d'un voyage de ski avec sa

famille, précise-t-elle. «Pour le reste, j'ai surtout laissé aller mon imagination.»

Sa mère, Mélanie Samson-Cormier, a trouvé l'expérience «très valorisante». «C'était impressionnant pour [Lili] de voir que c'était un vrai processus de publication. Je pense que le sentiment de fierté était [également] partagé parmi les autres auteurs du recueil», mentionne-t-elle.

Une centaine d'exemplaires seront d'ailleurs distribués dans les bibliothèques du CSCN, qui a partiellement commandité le projet, pour que les jeunes puissent avoir accès aux écrits de leurs camarades.

«Ça boucle la boucle, dans les étapes de production d'un texte, ils ont vraiment été traités comme des auteurs», relate Meyranie Giroux, directrice des services de la programmation scolaire et du monitoring au CSCN, qui était présente lors du lancement.

«Nous, on a embarqué à pieds joints dans cette aventure et ça s'est très bien passé. [...] C'est un projet qui touche directement nos élèves, nos écoles, l'identité francophone... On parle de construction identitaire, de l'écriture, de l'apprentissage de la langue», ajoute-t-elle.

Elle discute présentement, en compagnie de Carol Offi, de la possibilité de mettre sur pied des ateliers dans les écoles pour que les «petits auteurs» puissent lire leurs textes devant un public et répondre aux questions de leurs camarades.

UNE COLLABORATION COMMUNAUTAIRE

D'autres exemplaires seront également distribués par l'AJFAS, qui a contribué financièrement à l'impression du recueil. «Nous trouvons qu'il s'agissait d'un

projet innovateur et que c'était une bonne idée pour améliorer le français de nos jeunes», explique Robert Suraki Watum, coordonnateur de projet avec l'AJFAS.

Les soixante-dix jeunes qui participeront au camp d'été Enfants et Leadership en Action (ELA) à partir du

2 juillet recevront tous un exemplaire.

«Dans ce camp d'été, il n'y a pas que les élèves du CSCN, mais aussi d'autres jeunes des écoles d'immersion, alors je trouve ça génial qu'ils puissent aussi découvrir le livre», conclut-il. ▲

GLOSSAIRE

FRUCTUEUX
Dont les résultats sont profitables

DES DÉCENNIES DE FORMATION D'

EXCELLENCE

IN EDUCATION IN FRENCH
FOR OVER A CENTURY

Obtenez votre baccalauréat, maîtrise,
ou doctorat en français au campus francophone
de l'Université de l'Alberta.

Visitez **UAB.CA/CSJ**

CAMPUS SAINT-JEAN



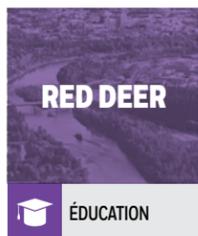
UNIVERSITÉ
DE L'ALBERTA



↑ La nouvelle garderie francophone de Red Deer a ouvert ses portes le 17 juin. Photo : Capture d'écran - Facebook - ACFA de Red Deer

UNE NOUVELLE GARDERIE EN FRANÇAIS À RED DEER

Le 17 juin dernier, une nouvelle garderie francophone à dix dollars par jour, le Câlín des Anges, a officiellement ouvert ses portes à Red Deer, non sans embûches. Situé dans la même bâtisse que l'ACFA régionale, le centre de la petite enfance pourra accueillir jusqu'à vingt enfants âgés de un à cinq ans et ainsi répondre aux besoins des familles francophones des environs.



IJL -
RÉSEAU.PRESSE
- LE FRANCO



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE

Ce projet est né de la demande grandissante pour des services de petite enfance en français dans la région. «Nous n'avions qu'une seule garderie francophone à Red Deer auparavant», explique Damayé Camara, directrice du Câlín des Anges. «J'ai constaté que les parents restaient sur la liste d'attente pendant des mois et des mois pour y avoir accès», souligne-t-elle.

Si elle a pu analyser la situation de si près, c'est notamment en raison de son expérience comme enseignante de deuxième année du primaire à l'École La Prairie depuis 2015. «Je vois les défis qui se présentent quand les enfants ne sont pas allés à la garderie en français», dit-elle.

De nombreux élèves manquent, par exemple, de compétences linguistiques

à leur arrivée en maternelle, car ils n'ont pas eu l'occasion de pratiquer suffisamment la langue au préscolaire, faute de places disponibles.

«C'est pire pour les enfants qui ont des parents francophiles ou qui ont un peu perdu la langue parce qu'ils ne pratiquent même pas à la maison, dit-elle. Mon but, c'est de pouvoir les accueillir et mieux les préparer au système francophone.»

UN PROCESSUS LONG ET SINUEUX

Bien que de nombreux parents aient manifesté leur intérêt en novembre dernier, lorsque la garderie en était encore au stade **embryonnaire**, les inscriptions ont été assez timides au cours des dernières semaines. «On en a seulement cinq pour le moment», constate la directrice.

D'après elle, le processus pour obtenir la licence d'exploitation s'est étiré sur une si longue période que plusieurs familles ont fini par se tourner vers d'autres options, comme des garderies anglophones. Cette «lourdeur» administrative a été d'autant plus difficile à gérer

pour elle qui ne maîtrise pas parfaitement l'anglais et qui a dû, pendant ces huit mois, assumer les frais de locaux et d'assurance sans générer de revenus.

«Il y a eu beaucoup de va-et-vient et il n'y avait personne de francophone pour aider. Changer une phrase dans le dossier, ça peut prendre deux ou trois semaines pour qu'on te réponde», explique-t-elle.

Avec le développement actuel de la francophonie en Alberta et les débats entourant «l'équivalence réelle», elle espère que des services en français pourront éventuellement être mis à la disposition des directions de garderies francophones pour faciliter ces démarches auprès du gouvernement.

«Je pense que ça permettrait à plus de garderies francophones d'être lancées parce que beaucoup de gens sont découragés par le processus. J'ai même mis en garde une amie qui veut ouvrir sa garderie à Edmonton pour lui dire que c'est beaucoup plus difficile qu'en apparence», témoigne-t-elle.

LES SERVICES EN FRANÇAIS SE MULTIPLIENT À RED DEER

Bien que Damayé Camara ait mené son projet de garderie à terme, de A à Z, l'idée initiale d'ouvrir des services à la petite enfance dans les locaux adjacents à ceux de l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA) régionale de Red Deer revient à Nathalie Belkhiter, sa directrice.

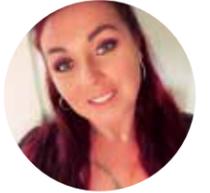
«C'était l'une des priorités dans notre concept d'un centre communautaire francophone à Red Deer», partage cette dernière. Elle envisage éventuellement de développer d'autres services dans les trois autres locaux vacants de la régionale afin de créer une cité francophone semblable à celle d'Edmonton.

«Je suis en pourparlers avec plusieurs organismes pour leur potentielle installation, mais je ne peux en dire davantage pour le moment», conclut-elle. ▲



JE VOIS LES DÉFIS QUI SE PRÉSENTENT QUAND LES ENFANTS NE SONT PAS ALLÉS À LA GARDERIE EN FRANÇAIS.»

Damayé Camara



C'ÉTAIT [LA GARDERIE] L'UNE DES PRIORITÉS DANS NOTRE CONCEPT D'UN CENTRE COMMUNAUTAIRE FRANCOPHONE À RED DEER.»

Nathalie Belkhiter



GLOSSAIRE

EMBRYONNAIRE
À un stade précoce de développement



INTÉGRATION

entrepreneuriale
réussie

SERVICE D'ACCOMPAGNEMENT
POUR RÉSIDENTS PERMANENTS

CONSEILS, RESSOURCES,
FORMATIONS.

Contactez-nous dès maintenant pour
prendre rendez-vous avec l'un de nos
conseillers : info@parallele-ab.ca.



Financé par :

Funded by:

 **Parallèle**
ALBERTA



Immigration, Réfugiés
et Citoyenneté Canada

Immigration, Refugees
and Citizenship Canada



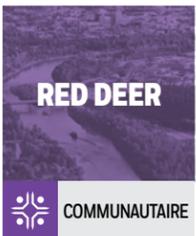
↑ Les communautés camerounaise et marocaine de Red Deer ont rendu hommage à Jean Doyon en organisant un match de soccer. Photo : Courtoisie



↑ Un barbecue a été organisé pour les familles présentes. Photo : Courtoisie

LES FRANCOPHONES DE RED DEER CÉLÈBRENT UN DIRECTEUR D'ÉCOLE D'EXCEPTION

Les communautés camerounaise et marocaine de Red Deer ont rendu hommage au directeur de l'école La Prairie le 15 juin dernier, pour célébrer ses quatorze années de service à la tête de l'établissement. Afin de marquer son départ, un match de soccer amical a été organisé et a réuni une centaine de personnes dans la bonne humeur.



Jean Doyon est entré en fonction à l'école francophone de Red Deer en 2010, à une époque où la diversité était «minime». Peu de temps après, une première vague d'immigration francophone, incluant des Camerounais, a fait son arrivée. «Ce sont eux qui ont vraiment commencé à apporter une nouvelle dynamique à l'école. Et nous le savons, ces personnes contribuent à la croissance démographique de la francophonie. Ils sont importants», explique-t-il.

Au fil des années, des liens amicaux et naturels se sont tissés entre lui et les membres de la communauté camerounaise, notamment à travers des joutes

de soccer auxquelles le directeur prenait plaisir à participer. «On a organisé des matchs annuels à un certain point avec des enseignants et des membres de la communauté scolaire. C'était avant la pandémie», se remémore-t-il.

Lorsqu'il a officiellement annoncé son départ au début du mois de mai, l'Association des Camerounais du Centre de l'Alberta a donc tenu à organiser un match ultime en son honneur. Une vilaine blessure le tenant à l'écart du jeu, la communauté marocaine a été sollicitée en remplacement. Cette diaspora, qui commence elle aussi à laisser sa marque sur l'École La Prairie, dispose de sa propre équipe de soccer.

«Au moins, j'ai pu assister au match. C'était une super belle expérience de voir toutes ces personnes-là de la communauté francophone s'affronter comme ça et apprendre à se connaître», mentionne Jean Doyon.

Parmi la centaine de personnes présentes se trouvaient des parents d'élèves, des enseignants, et des divers membres de la communauté francophone de Red Deer. Le maire de Blackfalds et le représentant du maire de Red Deer ont aussi fait le déplacement.

UN IMPACT QUI DÉPASSE LES FRONTIÈRES SCOLAIRES

Nouredine Sekkat, responsable de l'équipe de soccer marocaine de Red Deer, raconte qu'il n'a pas hésité à accepter l'invitation des Camerounais pour participer à l'événement en reconnaissance du directeur de l'école. «Nous avons répondu à l'appel avec plaisir. Nous pensions pouvoir jouer à l'extérieur, mais à cause de la pluie, nous avons joué à l'intérieur», souligne-t-il. Il précise également que le mérite de l'organisation revient «entièrement à l'Association des Camerounais», qui s'est occupée de tous les détails «de A à Z».

Souligner le départ de Jean Doyon revêtait une grande importance, non seulement pour reconnaître son engagement prolongé envers l'école, mais aussi pour saluer son soutien à l'intégration et à la valorisation culturelle des nouveaux arrivants à Red Deer, explique quant à lui Armand Fonda, président de l'Association des Camerounais du Centre de l'Alberta.

«C'ÉTAIT UNE SUPER BELLE EXPÉRIENCE DE VOIR TOUTES CES PERSONNES-LÀ DE LA COMMUNAUTÉ FRANCOPHONE S'AFFRONTER COMME ÇA ET APPRENDRE À SE CONNAÎTRE.»
Jean Doyon

«MONSIEUR DOYON ÉTAIT TOUJOURS PRÉSENT, IL A TOUT FAIT POUR M'AIDER, IL EST RESTÉ À CÔTÉ DE MOI PENDANT DES HEURES ALORS QUE JE REMPLISSAIS DES FORMULAIRES.»
Ghislane Ismaili

«JE SENTAIS LE BESOIN QU'ON ACCUEILLE CORRECTEMENT NOS FAMILLES IMMIGRANTES.»
Jean Doyon

cophone à leur arrivée dans la province pour des raisons linguistiques évidentes. «Une grande majorité de Camerounais ont le français comme langue maternelle», insiste-t-il.

Une opinion partagée par Ghislane Ismaili, une mère de famille qui a l'habitude de faire du bénévolat pour la Francophonie Albertaine Plurielle (FRAP). D'après elle, cette initiative a en effet permis un certain **renvoi d'ascenseur** pour remercier un homme qui a été au service de la communauté pendant «tant d'années».

«Ça fait seulement neuf mois que je suis arrivée au Canada et j'ai galéré au début parce que mes enfants ne pouvaient pas accéder à l'école. Monsieur Doyon était toujours présent, il a tout fait pour m'aider, il est resté à côté de moi pendant des heures alors que je remplissais des formulaires», relate-t-elle avec émotion. Ces dernières semaines, elle a entendu de nombreux récits similaires de la part d'autres familles qui ont également bénéficié du soutien du directeur d'école.

«Pour nous, qui sommes de nouveaux arrivants, avoir quelqu'un qui nous aide de la sorte, c'est la chose la plus précieuse que l'on peut recevoir».

TOUT EN HUMILITÉ

Visiblement touché par cette attention, Jean Doyon admet ne pas avoir réalisé «sur le coup» toute l'ampleur de la célébration organisée en son honneur ni l'impact qu'il avait eu dans la vie de tant de nouveaux arrivants. «Ils m'ont donné l'impression que j'ai fait une réelle différence pour eux, en matière d'accueil et d'intégration.»

Pourtant, il a toujours pris à cœur le mandat d'accueil et d'intégration que sous-tendait son travail auprès des jeunes. Il est d'ailleurs à l'origine de l'établissement du bureau satellite de la FRAP à Red Deer, ce qui a permis à Hervé Thierry Njanjou de commencer son mandat de travailleur en établissement.

«Je sentais le besoin qu'on accueille correctement nos familles immigrantes. L'effet a été très positif avec Hervé», mentionne-t-il. «On a intérêt à s'assurer que les enfants se sentent bien. Quand ça va bien à l'école, c'est un souci de moins pour les parents», ajoute-t-il.

Même si son départ de l'école marque la fin de cette collaboration étroite, le directeur d'école prévoit maintenir des liens étroits avec la communauté scolaire. «Ma prochaine étape est incertaine [...], mais je vais continuer à participer aux événements communautaires si on m'y invite», assure-t-il enfin. ▲

*
GLOSSAIRE
RENOI D'ASCENSEUR
Rendre un service par réciprocité



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE

DR. CLAUDE BOUTIN ORTHODONTIST
wired wireless

Dr Claude Boutin
B.Sc., D.D.S., D. Ortho., F.R.C.I.
Spécialiste certifié en orthodontie

- Orthodontie pour les enfants et les adultes
- Services en français
- Cabinets de traitement privés et modernes
- Technologie de pointe
- Aucune référence nécessaire

Market Mall Executive Professional Centre
Suite 124 - 4935 40 Avenue N.O.
Calgary, AB T3A 2N1

Tél. : (403) 284-5202
www.drboutin.com

La santé en français:
Essentiel !

780-466-9816
rsa-ab.ca
8627, rue Marie-Anne-Gaboury
Bureau 304A
Edmonton Alberta T6C 3N1

RSA
RÉSEAU SANTÉ ALBERTA
Tout pour améliorer l'accès aux services de santé en français



↑ Sur scène comme dans la salle, l'ambiance était électrisante. Photo : Juliet Saumure Campbell

POLYFONIK CÉLÈBRE LA CHANSON FRANCOPHONE DEPUIS 35 ANS



« J'AI GRANDI DANS UNE FAMILLE TRÈS MUSICALE, ON A TOUJOURS EU DE LA MUSIQUE CHEZ NOUS. »
Meera Sylvain

JULIET SAUMURE CAMPBELL
JOURNALISTE



↑ Meera Sylvain fait vibrer la salle avec ses rythmes folk et country. Photo : Juliet Saumure Campbell

Cette année, Polyfonik célèbre son 35^e anniversaire. Connue auparavant sous le nom du Gala provincial de la chanson, cette compétition regroupe des artistes franco-albertains depuis trois décennies.

Cette année, les organisateurs ont accueilli Meera Sylvain, gagnante du prix de La Cité francophone, Jefferson Dabo (alias T-points), gagnant du prix France Levasseur-Ouimet, et Emmanuel Mboli, gagnant du prix Ronald Tremblay, du prix Jean-Claude LaJoie et du prix Bergeron & Co., comme les participants de cette édition spéciale.

La rédaction a eu le plaisir de rencontrer non seulement les artistes de cette année, mais aussi Crystal Plamondon, une participante de la toute première édition. La musique est au cœur de l'identité franco-canadien et ces artistes ont eu la générosité de partager ce que cela représentait pour eux.

LES TALENTS ÉMERGENTS DE 2024

Les participants de cette année, Meera Sylvain, Jefferson Dabo et Emmanuel Mboli, illustrent parfaitement l'ambition et la diversité artistique de la communauté musicale franco-albertaine.

Meera Sylvain, avec sa voix envoûtante et son style unique, exprime une profonde connexion avec ses racines culturelles. Elle mentionne : « J'ai grandi dans une famille très musicale, on a toujours eu de la musique chez nous. J'ai toujours adoré chanter ».

Jefferson Dabo, connu pour ses compositions innovantes, voit cette compétition comme une plateforme pour repousser les frontières de la musique francophone et célébrer la pluralité dans notre province. Il souligne qu'il « souhaite qu'il y ait plus de diversité. Ça serait intéressant de voir plus de participants afros, plus de musique rap dans le spectacle ».

Emmanuel Mboli, quant à lui, trouve dans Polyfonik une chance de réaliser un rêve d'enfance et de commencer officiellement sa carrière de musique. « La musique a toujours été mon rêve (...) J'ai hâte de tout donner, c'est comme une zone de confort pour moi. Je veux donner un message à travers ma musique et en même temps me découvrir », déclare-t-il.

L'histoire de Polyfonik est donc riche et emblématique du développement culturel franco-albertain.

POLYFONIK : EN CONSTANT CHANGEMENT

Depuis ses débuts comme gala provincial de la chanson, l'événement a évolué pour devenir une vitrine prestigieuse des talents francophones dans la région. Crystal Plamondon, une participante de la première édition, a partagé l'effet que le Gala a eu sur sa carrière artistique. « C'était une des premières places où que j'ai eu la chance de travailler avec des professionnels, raconte-t-elle. C'était vraiment une belle expérience parce que j'ai jamais vraiment eu une chance comme ça. C'était extraordinaire, c'est vraiment une expérience spéciale. »

Au fil des années, Polyfonik a non seulement découvert de nouveaux talents, mais a aussi servi de tremplin pour de nombreux artistes qui ont ensuite connu des carrières fructueuses.

Cet anniversaire marque à la fois 35 ans de musique et de célébrations, mais

aussi un engagement continu envers la promotion et la préservation de la culture franco-canadienne. Cette année, Polyfonik a envoyé ses trois artistes en mini-tournée, ce qui n'avait jamais été exploré auparavant par la compétition.

« J'ai adoré la tournée, j'ai eu tellement de plaisir. On [Meera et Mireille Moquin] a passé à trois écoles et un centre communautaire. J'ai eu la chance de partager mes nouvelles chansons avec les jeunes, j'ai un peu donné de l'inspiration, ça a accroché à quelques-uns. [...] C'était absolument un hit, j'espère qu'il continue à le faire », raconte Meera.

QUE NOUS RÉSERVENT LES 35 PROCHAINES ANNÉES?

Alors que Polyfonik se tourne vers les 35 prochaines années, l'avenir semble prometteur pour la compétition et ses participants. L'événement continuera d'évoluer, intégrant de nouvelles technologies et plateformes pour atteindre un public encore plus large, tout en préservant son essence de célébration de la culture franco-albertaine.

Les artistes, comme Meera Sylvain, Jefferson Dabo et Emmanuel Mboli, sont destinés à des carrières florissantes, utilisant Polyfonik comme tremplin pour se lancer sur la scène nationale et même internationale. Crystal Plamondon exprime : « J'espère vraiment que ça continue, c'est vraiment une belle échelle pour monter, pour garder la francophonie en vie et ensemble. Il y a vraiment une place pour les Franco-Albertains pour se développer dans cette industrie ».

Avec un engagement renouvelé envers l'innovation et l'inclusivité, Polyfonik est bien placé pour continuer à découvrir et promouvoir les talents francophones pour de nombreuses années à venir.

Polyfonik continue d'être une plateforme essentielle pour les artistes franco-albertains, leur offrant un espace où ils peuvent exprimer leur créativité et partager leur héritage culturel. La diversité des talents présentés cette année témoigne de la vitalité et de la richesse de la musique francophone en Alberta.

Alors que l'événement célèbre ses 35 ans, il est clair que Polyfonik joue un rôle crucial dans la transmission et la célébration de l'identité francophone. Les témoignages des participants et l'évolution de l'événement au fil des **décennies** soulignent son importance pour la communauté et la culture francophones.

Ils sont déjà nombreux à attendre avec impatience de voir ce que les prochaines années apporteront à cette compétition emblématique. ▲



LA MUSIQUE A TOUJOURS ÉTÉ MON RÊVE (...) J'AI HÂTE DE TOUT DONNER, C'EST COMME UNE ZONE DE CONFORT POUR MOI. JE VEUX DONNER UN MESSAGE À TRAVERS MA MUSIQUE ET EN MÊME TEMPS ME DÉCOUVRIR.»
Emmanuel Mbodi

GLOSSAIRE

DÉCENNIE
Période de dix années

BESOIN D'INFORMATION JURIDIQUE? NOUS SOMMES LÀ POUR VOUS AIDER!

Par téléphone Sans frais 1 844 266-5822

Par courriel question@infojuri.ca

Services de notaire public gratuits à Calgary et Edmonton



Association des juristes d'expression française de l'Alberta



Erratum

Une erreur s'est glissée dans la mise en page des finissants du CSCN: la mauvaise photo à la place de celle d'Alex Richer. Nous nous excusons sincèrement pour l'erreur. Nous tenons à féliciter Alex pour son parcours scolaire et lui souhaitons bonne chance dans ses projets futurs.





↑ Lors des K-Days à Edmonton, le conflit en Afghanistan a été mis en valeur par des bénévoles du Loyal Edmonton Regiment Military Museum et des membres du régiment au Centre des expositions du 22 au 31 juillet 2022 pour continuer à nourrir ce devoir de mémoire. Photo - Courtoisie

MUSÉES MILITAIRES EN ALBERTA, UN DEVOIR DE MÉMOIRE FRAGILE

Entre le conflit israélo-palestinien, la guerre en Ukraine, celle au Soudan ou au Yémen, le monde paraît plus fracturé que jamais. Dans ce contexte, et face à des distractions toujours plus envahissantes, les musées militaires endossent le rôle crucial de gardiens de la mémoire. De Cold Lake à Edmonton, ces bastions du passé préservent l'histoire sur leurs murs et nous empêchent de commettre le pire des crimes : l'oubli.

« Pour avancer, nous devons comprendre notre passé », explique d'entrée de jeu Wanda Stacey, conservatrice du Musée de l'armée de l'air de Cold Lake, une ville située dans le centre-est de l'Alberta, à quelques kilomètres de la frontière de la Saskatchewan. Vétérans, amoureux de l'aviation, membres du public et groupes scolaires ont l'habitude de faire halte ici pour observer le petit aéroport et la collection qui met en lumière la 4e Escadre.

Notre musée est une ancienne station radar utilisée pendant la Guerre froide par le 42^e Escadron qui a été transformée dans les années 1990. C'est assez rare », décrit la conservatrice qui souligne aussi le bilinguisme d'un grand nombre de panneaux d'information.

Rendre cette période accessible à la jeune génération représente un assez gros défi, souligne-t-elle. Malgré les efforts soutenus du musée pour offrir une perspective complète sur la division Est-Ouest, de nombreux jeunes n'ont jamais entendu parler de la Guerre froide ni de l'Union soviétique. « Quand je leur pose des questions, parfois, c'est très silencieux. Évidemment, cela dépend des groupes et de l'âge », souligne-t-elle.

Il faut dire que ce conflit, caractérisé par une absence de confrontations militaires directes, demeure largement méconnu et mal compris. « Ce ne sont même pas tous les adultes qui en connaissent les détails et aboutissements », précise Wanda Stacey.



IJL -
RÉSEAU.PRESSE
- LE FRANCO

Selon Richard Dumas, le Loyal Edmonton Regiment Military Museum ne pourrait fonctionner sans l'aide précieuse des bénévoles qui mettent en avant les vétérans et offrent des expositions de grande valeur. « Je suis fier du musée pour plusieurs raisons, mais la principale, c'est que nous sommes propulsés par l'implication de bénévoles qui veulent bien donner de leur temps. »

Dans ce contexte, le musée assume encore plus ouvertement son rôle d'éducation et de formation, une responsabilité qu'il prend très au sérieux. « Nous avons justement organisé des portes ouvertes le 6 avril dernier, au cours desquelles nous avons invité des experts pour répondre aux questions du public. C'est vraiment important pour nous d'être accessibles », mentionne la conservatrice du musée.

QUAND LE PRÉSENT PARLE AU PASSÉ

Richard Dumas, vice-président du Loyal Edmonton Regiment Military Museum et vétéran avec quarante ans de service, notamment au sein du régiment du même nom, estime, lui aussi, que les Albertains et les Canadiens sont très peu informés sur leur histoire militaire. « Je pense que le public doit faire plus d'efforts pour rester informé », explique-t-il.

Une visite au musée pendant l'été peut être une bonne entrée en matière pour se sensibiliser à un monde que l'on ne connaît pas, précise-t-il. « Je pense que les musées militaires sont d'autant plus importants ces jours-ci, car ils parlent aussi du présent. On peut facilement faire des liens. »

Au-delà de la question strictement éducative, le Loyal Edmonton Regiment Military Museum permet à ses visiteurs de profiter d'un moment de réflexion nécessaire sur ceux qui sont tombés au combat afin d'honorer leur mémoire et leur bravoure. Dans un monde « rempli de distractions », où la « vie des pop stars fait les manchettes la plupart du temps », cette incursion de quelques heures semble autant nécessaire que réparatrice.

« Quand on s'engage au niveau militaire, le but, c'est d'en arriver à une solution diplomatique. Pour cela, les soldats devront souvent mettre les besoins des autres avant les leurs. »



↑ Wanda Stacey est la conservatrice du Musée de l'armée de l'air de Cold Lake. Photo : Gabrielle Audet-Michaud

C'est vraiment une démonstration unique de **dévotion** et ça devrait faire réfléchir les jeunes et les plus vieux », analyse le vétéran.

Les musées militaires agissent également comme de véritables chiens de garde pour s'assurer que des leçons soient tirées du passé et que les erreurs qui ont coûté la vie à ceux qui se « sont sacrifiés » ne soient pas répétées. Dans cette optique, le Loyal Edmonton Regiment Military Museum développe



GLOSSAIRE

DÉVOTION
Ferveur, être dévoué à



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE



↑ Le CT-133 ou encore T-33 est l'avion qui a servi le plus longtemps dans l'histoire des Forces canadiennes (1955 à 2005). Photo Gabrielle Audet-Michaud



↑ Très ludique, vous pourrez aussi prendre place devant le simulateur de vol. Photo : Arnaud Barbet

LE MUSÉE À COLD LAKE

Le musée à Cold Lake reçoit en moyenne plus de 4000 visiteurs par année. Pendant la Guerre froide, ce site faisait partie, avec 38 autres stations au Canada et aux États-Unis, de la ligne Pinetree et du Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord (NORAD) qui avait pour mandat de détecter les menaces soviétiques en Amérique du Nord.

Avions-chasseurs, pièces d'aéronefs et artefacts peuvent être observés dans les galeries du musée qui offrent un aperçu neutre du déroulement des événements. Pendant la période estivale, certains membres de l'équipe peuvent s'exprimer dans la langue de Molière.

«Je crois aussi que les gens ne réalisent pas qu'on peut aussi visiter la base 4 Wing et voir les avions à réaction décoller quand on est à Cold Lake», mentionne Wanda Stacey. Cette base est d'ailleurs la base de chasseurs la plus active du Canada. Il est aussi important de noter que le musée célèbre cette année le centenaire de l'Aviation royale canadienne (1924-2024). Et pour les passionnés de Marvel Comics, sachez que Wolverine, le superhéros, est, lui aussi, présent au milieu des avions. Si vous désirez savoir pourquoi, il suffira de visiter ce temple de l'armée de l'air canadienne.

Si vous avez plus de temps, sachez que ce site accueille aussi le Musée du pétrole et du gaz, le Musée du patrimoine et le Musée aborigène.



↑ Vous ne pouvez pas manquer le musée qui surplombe la vallée. Photo : Arnaud Barbet



↑ Les membres du conseil d'administration du Loyal Edmonton Regiment Military Museum ont accueilli des membres du cabinet provincial pour un événement. (De gauche à droite) Le vice-président du musée Rick Dumas, le député Darrell Samson, la secrétaire du musée Kaet Corbould et le président du musée Don Miller. Photo

actuellement un programme qui permettrait aux vétérans de travailler sur un projet d'écriture et de mémoire afin de recenser leurs histoires et s'assurer qu'elles ne soient pas oubliées.

«Ça pourrait être un processus très thérapeutique aussi», conclut-il, rappelant que le retrait des troupes d'Afghanistan et le retour des talibans au pouvoir ont laissé un goût amer de nombreux combattants, remettant en question leur travail. «Dans ce temps-là, on se questionne toujours sur la raison de nos sacrifices. Écrire notre patriotisme, ça peut aider», ajoute-t-il. ▲

L'ÉLAN MULTIGÉNÉRATIONNEL DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES LOCALES

Depuis quelques années, les sociétés historiques de Saint-Paul et de Bonnyville ont revitalisé leur mandat envers la francophonie, soutenues par certains membres de la communauté. Une dynamique qui dépend de l'implication des jeunes qui portent le flambeau pour faire rayonner leur langue et leur patrimoine, sous les conseils avisés des anciens. Une collaboration parfois difficile, mais bénéfique.

Au Musée de Bonnyville, créé par la Société historique dans les années 1990, une petite révolution est en cours. Autrefois, la signalisation bilingue faisait défaut et attirait souvent les moqueries des francophones par ses erreurs grossières. Aujourd'hui, elle les rend de plus en plus fiers. La jeune femme derrière ce projet, Danna Kamaledine, accueille ces changements avec beaucoup d'enthousiasme.

«J'ai presque tout changé et il y a encore du travail à faire. Mais maintenant, notre pamphlet, le site web et la majorité de nos panneaux d'information sont en français. Et surtout, il n'y a presque plus d'erreurs», s'exclame-t-elle.

À son arrivée en poste, il y a six ans déjà, le portrait était bien différent. Danna était la seule employée à s'exprimer dans la langue de Molière. Surtout, elle se heurtait constamment aux membres de la Société historique de Bonnyville qui voyaient mal comment leur musée pouvait à la fois conjuguer l'histoire francophone et anglophone. Ils avaient décidé de prioriser cette dernière.

«C'était surprenant pour moi parce que la moitié de notre communauté parle français. Certains aînés parlent même seulement le français», explique celle qui a effectué ses études en éducation au Campus Saint-Jean.

Avec beaucoup d'acharnement et un poste de superviseure en poche, plusieurs portes se sont éventuellement ouvertes à la jeune femme. Notamment, le rapatriement de la chapelle Ste-Anne sur le terrain du musée, sur la 54^e Avenue, ainsi que la restauration de certains bâtiments ont donné un vent de renouveau et renforcé la perspective francophone. Cet été, la cadette des Kamaledine, Alene, s'est également ajoutée à l'équipe en renfort pour améliorer les services offerts en français.

«Il y a beaucoup de familles qui viennent pendant l'été. Il n'y a pas grand-chose à faire à Bonnyville. Plusieurs jeunes apportent leurs



HISTOIRE

IJL - RÉSEAU.PRESSE - LE FRANCO



PEUT-ÊTRE QU'APRÈS TRENTE ANS D'ÉCOLE FRANCOPHONE, LA QUESTION IDENTITAIRE REVIENT AU PREMIER PLAN.»

Lise Béliveau



ON NE PEUT PAS EFFACER L'HISTOIRE. MA FILLE DIT QUE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EST MEURTRIÈRE.[...] IL Y A TOUJOURS DES NUANCES.»

Lise Béliveau



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE



↑ Au Musée de Bonnyville, (de gauche à droite) Danna Kamaledine, la superviseure du musée, Zackery Moon et Alene Kamaledine, trois jeunes passionnés pour dynamiser la société historique. Photo : Gabrielle Audet-Michaud

grands-parents. Alors, on voulait s'assurer de pouvoir les recevoir dans leur langue maternelle», explique la superviseure.

À LA RECHERCHE DE RELÈVE

Si le recrutement de travailleurs ne semble pas trop éprouvant au musée - vingt-cinq personnes ont déposé leur curriculum vitae pour un poste cet été - la relève pour défendre les intérêts des francophones au sein de la Société historique est plus incertaine, surtout que Danna entame ses derniers mois comme superviseure. L'été prochain sera son dernier au musée.

«J'espère avoir mis des bases solides pour que la suite se déroule bien, avec la journée annuelle en français, la journée des aînés et la collaboration avec les autres musées. J'ai hâte de voir

ça évoluer.» Elle souhaite aussi voir d'autres jeunes francophones s'impliquer activement dans les prochaines années.

C'est justement par crainte de ne pas trouver de relève pour assumer la conservation du patrimoine francophone de la région que les dirigeants du Musée de Saint-Paul ont créé leur propre société historique francophone en 2021. Environ soixante membres y ont adhéré depuis. L'objectif est avant tout de devenir le moteur de la francophonie locale, en préservant certains artefacts et en approfondissant la connaissance de cette région autrefois très dynamique.

Le musée lui-même existe depuis longtemps et a contribué à l'épanouissement des francophones de la région. Installé dans la bâtisse de la 50^e Avenue



↑ Lise Béliveau, présidente et membre de l'équipe fondatrice de la Société historique de Saint-Paul, croit en la relève identitaire. Photo : Gabrielle Audet-Michaud

GLOSSAIRE

FUNESTE
Qui est inquiétant



↑ L'entrée du Musée de Saint-Paul vous accueille en français comme celui de Bonnyville. Photo : Gabrielle Audet-Michaud

depuis une quarantaine d'années, il a une histoire qui remonte bien plus loin. Les premiers artefacts de la communauté étaient initialement conservés dans «l'ancienne école en brique de la ville», qui a malheureusement brûlé. «Ils ont perdu la première collection», explique Lise Béliveau, présidente et membre de l'équipe fondatrice de la Société historique.

Même de rien, l'éveil pour créer une société historique à Saint-Paul coïncide presque parfaitement avec le travail de revitalisation effectué à Bonnyville, à une soixantaine de kilomètres de là, pour accorder plus d'importance au patrimoine francophone. Pour Mme Béliveau, il ne s'agit pas d'une simple coïncidence, mais plutôt d'une réponse à l'air du temps. «Peut-être qu'après trente ans d'école francophone, la question identitaire revient au premier plan», explique-t-elle.

Peut-être aussi qu'une **funeste** prise de conscience s'installe et que les communautés réalisent peu à peu que sans travail assidu de préservation, l'histoire francophone est vouée à l'oubli. D'ailleurs, la Société historique francophone régionale de Saint-Paul «ne s'en cache pas», elle cherche avant tout à «attirer les jeunes» et à recruter de nouveaux membres.

À l'ouverture du musée, la musique a d'ailleurs été choisie pour refléter les goûts de cette tranche d'âge. «Ça a bien fonctionné, on a eu 250 personnes à notre ouverture.»

REMISE EN QUESTION NÉCESSAIRE

Les efforts de réconciliation avec les Autochtones au cours des dernières années ont également conduit à une réflexion sur le rôle des Métis dans l'établissement de cette région et les efforts subséquents pour les chasser de leurs terres au bénéfice des colons francophones.

Ce pan de l'histoire doit être raconté, tout comme les autres, estime Lise Béliveau. «On ne peut pas effacer l'histoire. Ma fille dit que l'Église catholique est meurtrière. Mais c'est aussi cette religion qui a préservé l'éducation en français et établi le Campus Saint-Jean. Il y a toujours des nuances», explique-t-elle.

De manière concrète, les révélations sur les abus commis par l'Église catholique ont entamé un processus de questionnement qui a ultimement permis à la Société historique de réaliser que d'autres parties de son patrimoine lui étaient toujours inconnues. Pour explorer ces angles morts, des tournées ont été organisées dans les villages avoisinants de Saint-Paul pour mieux connaître ces histoires entrelacées.

«On vend des billets et on part en autobus avec nos membres pour aller découvrir les environs, ce sont des activités très populaires et très intergénérationnelles», conclut la présidente. ▲



↑ Le poste de traite en bois rond, une immersion totale chez les trappeurs. Photo : Arnaud Barbet



↑ La caserne de pompiers de Bonnyville (1950) cache un engin qui, aujourd'hui, participe encore aux défilés de la ville. Photo : Arnaud Barbet



↑ La réplique de l'école Durlingville offre des moments d'émotion à toutes les générations. Photo : Arnaud Barbet

BONNYVILLE

Le Musée de Bonnyville, ouvert en 1991, abrite quinze bâtiments qui illustrent l'évolution de la ville à travers les années. On y trouve notamment le magasin général de Napoléon Vallée, la cabine Séguin construite au milieu des années 1930, l'école Durlingville qui a accueilli des élèves entre 1916 et 1919, ainsi que des équipements sportifs de l'équipe locale, des uniformes de la GRC, d'anciens camions de pompiers, des voitures et des tracteurs d'époque. Se perdre parmi cette multitude d'artefacts est comme faire un voyage dans le passé.

Danna Kamaledine mentionne que le premier poste de police utilisé pourrait être la prochaine structure à être déplacée sur le terrain du musée. «Mais cela nécessite beaucoup d'argent, de temps et de patience, donc on verra», ajoute-t-elle.



↑ À la fin du 18^e siècle, le village se nommait Saint-Paul-des-Métis. Le musée historique retrace l'histoire de ses premiers habitants. Photo : Arnaud Barbet

SAINT-PAUL

Le Musée historique de Saint-Paul plonge ses visiteurs dans l'histoire des premiers habitants qui ont peuplé cette région autrefois nommée Saint-Paul-des-Métis. Il abrite de nombreux artefacts qui racontent les métiers pratiqués par les pionniers de ce coin de pays : agriculteur, cordonnier, couturier... Tous partageaient le rêve d'un avenir meilleur et d'une terre pour leur famille. Le grand-père de Lise Béliveau était lui-même forgeron, un métier en grande demande à l'époque.

«La région de Saint-Paul était surnommée le petit Québec. C'était un bastion francophone. Il y avait même beaucoup d'écoles où l'enseignement se faisait en français.»

Le musée présente également trois expositions en rotation. L'année prochaine, le thème de la culture et de la musique mettra en lumière les souvenirs de la chorale de Saint-Paul, composée de plus de soixante membres qui chantaient dans cinq langues différentes.



↑ Le musée présente trois expositions temporaires en rotation; *Il était une fois...* est l'une d'elles. Photo : Arnaud Barbet



↑ À l'époque où la télévision et l'Internet n'existaient pas, les femmes, en groupe ou seules à la maison, faisaient de la couture, du tricot et du crochet. Les enfants, eux, prenaient le temps de s'amuser. Photo : Arnaud Barbet

PARCOURS ENTREPRISE



Services gratuits
d'accompagnement
sur mesure



PARCOURS EMPLOI





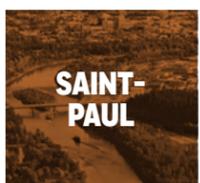
↑ Debra Poulin a commencé ses conserves lorsqu'elle était enfant avec ses grands-mères. Photo : Gabrielle Audet-Michaud



↑ Patrick Dupuis, fondateur de l'Old School Cheesery. Après avoir effectué de nouveaux aménagements avec un plus grand laboratoire et une grande terrasse, les touristes sont au rendez-vous. Photo : Courtoisie

L'ÉCONOMUSÉE BILINGUE DYNAMISE LE TOURISME EN ALBERTA

Le concept ÉCONOMUSÉE® continue de prendre de l'expansion en Alberta et de mettre en valeur des artisans et leurs savoir-faire authentiques. Parallèlement, ces entreprises bénéficient aussi d'une demande grandissante pour un tourisme local et bilingue.



ARTS ET CULTURE

IJL - RÉSEAU.PRESSE - LE FRANCO

GLOSSAIRE

TERROIR

Région considérée du point de vue de sa production agricole, de ses particularités rurales



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE

En cette saison estivale, la rédaction a fait une incursion à Saint-Paul pour rencontrer Debra Poulin, la propriétaire du Twisted Fork, une cuisine locale qui fait sa marque depuis 2017. Fidèle à sa philosophie «de la ferme à l'assiette», ce restaurant se distingue par ses plats élaborés à partir de produits du terroir.

«Je change le menu en fonction des saisons, de ce qui pousse et à quel moment. Ça fait en sorte qu'on est très connectés à la nature, mais aussi aux récoltes», décrit-elle.

À ses débuts comme restauratrice à Saint-Paul, Debra a d'abord fait affaire avec une poignée de producteurs régionaux, «sept ou huit au total», raconte-t-elle. Un chiffre qui s'est rapidement multiplié en une quarantaine. Dans le lot, il y a maintenant «des éleveurs de bovins et de volailles et évidemment plusieurs producteurs de fruits, de légumes et même de fleurs comestibles», explique-t-elle fièrement.

Au fil du temps, ces collaborations ont inspiré certains des noms de plats de son menu, mentionne-t-elle. Par exemple, le «Next Level Farm Burger» rend hommage à la Next Level Organic Farms de Saint-Paul, alors que la «Old School Classic Poutine» fait un clin d'œil à la Old School Cheesery qui fournit le restaurant en fromage.

VISION RENOUVELÉE

Si elle a toujours préparé ses propres sauces et confitures - «90% de ce qu'elle met en vente est "fait - maison"» -, la pandémie de COVID-19 a aussi forcé la restauratrice à se réinventer et à commercialiser ses conserves maison en 2021.

Cet art de la conservation, transmis par ses grands-mères, est maintenant partagé avec sa clientèle à travers son économusée lancé en 2023.

L'initiative, née de démarches pour mieux faire connaître l'adresse gastronomique dans la région, cherche à attirer un nouveau type de clientèle, principalement touristique. «De plus en plus de voyageurs parcourent les provinces canadiennes avec l'intention de visiter des économusées sur leur route», affirme Debra. Du moins, ils connaissent suffisamment la bannière pour être attirés par l'une ou l'autre des adresses lors de leurs déplacements. Et les touristes internationaux sont toujours prêts à découvrir des artisans locaux.

«Certains de nos visiteurs viennent de Calgary ou Edmonton, mais aussi de l'étranger, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Écosse et même l'Afrique», souligne la propriétaire.

Pour les gens qui viennent de l'extérieur du pays, il y a un certain engouement à l'idée de tester des produits locaux et de découvrir une offre unique en son genre, précise-t-elle. «J'aime recevoir leur opinion, parfois ils partagent leurs idées et ça m'inspire.»

Au niveau régional, elle aime aussi recevoir les amateurs de bons petits plats de Cold Lake, Bonnyville, Plamondon, Lac La Biche et Vegreville qui font souvent le déplacement pour apprécier son offre gourmande.

Toujours dans les environs de Saint-Paul, le River Ranch a récemment suivi l'exemple du Twisted Fork en ouvrant ses portes aux visiteurs. Son propriétaire, Adam Charbonneau, aspire à connaître le même succès que ce restaurant avec lequel il envisage de collaborer.

«On a ouvert au public, il y a deux semaines, alors c'est encore trop tôt pour faire des plans, mais j'entrevois une belle collaboration», mentionne-t-il. Au-delà de l'aspect strictement touristique, la bannière

«**DE PLUS EN PLUS DE VOYAGEURS PARCOURENT LES PROVINCES CANADIENNES AVEC L'INTENTION DE VISITER DES ÉCONOMUSÉES SUR LEUR ROUTE.»**
Debra Poulin

«**BEAUCOUP DE QUÉBÉCOIS S'ARRÊTENT ICI ET CONTINUENT LEUR CHEMIN APRÈS, VERS LES TERRITOIRES DU NORD-OUEST, L'ALASKA OU LA COLOMBIE-BRITANNIQUE.»**
Patrick Dupuis

Pour en savoir plus sur Patrick Dupuis et ses fromages, lisez notre article *La Old School Cheesery, un équilibre entre tradition et expansion* sur notre site web. Et si vous planifiez un voyage à Vermilion, voici comment le trouver : oldschoolcheesery.com



↑ Twisted Fork revendique son attachement à travailler avec des producteurs locaux. Photo : Arnaud Barbet

La conserverie Twisted Fork fait partie du réseau ÉCONOMUSÉE®. Sa propriétaire et cheffe, Debra Poulin, vous accueille avec le sourire dans un lieu complètement repensé, épuré et chaleureux à la fois.

Dans son restaurant, elle peut recevoir une quarantaine de convives auxquels elle offre, avec son équipe derrière les fourneaux, des repas de qualité grâce à des aliments locaux qu'elle accompagne de ses créations, comme ses légumes conservés dans le vinaigre, sa moutarde à l'ancienne au whiskey ou encore sa sauce épicée à la mangue. Vous y trouverez aussi des confitures gourmandes. «Ma préférée, c'est sûrement celle aux framboises et au citron», lâche Debra avec un grand sourire. Palais sucré ou salé, la clientèle appréciera.

Comme tous les économusées, vous y trouverez des panneaux d'information bilingues qui retracent à la fois l'histoire de Saint-Paul, mais aussi des petits trucs pour ne pas rater ses conserves.

Les conserves de Twisted Fork sont désormais disponibles dans soixante points de vente à travers l'Alberta. «Trois nouvelles adresses ont récemment été ajoutées dans le Sud», se réjouit Debra.

ÉCONOMUSÉE® offre en effet l'occasion aux artisans de tisser des liens entre eux et de trouver des manières de coopérer.

UNE VISIBILITÉ GRANDISSANTE

Des liens étroits unissent d'ailleurs la Old School Cheesery et Twisted Fork qui se partagent leurs produits depuis des années. À Vermilion, les affaires vont bon train depuis l'ouverture de l'espace restaurant et de la terrasse extérieure.

«Nous, ce qu'on remarque de notre côté, c'est qu'il y a de plus en plus de touristes qui nous visitent. Beaucoup de Québécois s'arrêtent ici et continuent leur chemin après, vers les Territoires du Nord-Ouest, l'Alaska ou la Colombie-Britannique», explique Patrick Dupuis, copropriétaire de la fromagerie.

Plusieurs visites guidées ont également été organisées au cours des derniers mois pour permettre aux invités de découvrir les dessous de la confection de fromage. «Ça donne toujours une belle visibilité à notre entreprise, surtout quand ce sont des entreprises de l'extérieur de la province, comme ça a été le cas récemment.»

Cette visibilité a quintuplé en mai lorsque Patrick et sa fille Valérie Roberts se sont déplacés à Montréal pour un événement en collaboration avec la Société du réseau ÉCONOMUSÉE®. Le sommet Place des Saveurs leur a permis de discuter avec d'autres panélistes du phénomène du tourisme gourmand. «Ça a été une très belle expérience, quelque chose à refaire», conclut-il. ▲



Lieu historique national du
Musée-du-Parc-Banff

Sur la trace du passé
Bricolages, jeux et visites guidées

Samedi
13 juillet 2024
De 9 h 30 à 17 h
parcs.canada.ca/museeduparcbanff



Parcs
Canada

Parks
Canada

Canada



↑ Avec les classiques, d'autres pièces de viande comme la hampe, l'onglet, la poire et la bavette sont disponibles à la clientèle. Photo : Archives Le Franco - Arnaud Barbet



↑ Nicolas est toujours disponible pour partager sa passion avec ses clients. Photo : Courtoisie



↑ Adam Charbonneau gère le ranch et l'économusée qui vient juste d'ouvrir ses portes. Photo : Arnaud Barbet

les bouvillons de pâturage, il demeure peu vocal sur le sujet. «C'est de la viande rouge, quoi!», laisse entendre simplement le boucher en admettant avoir une préférence marquée pour le goût de la viande nourrie aussi au grain.

Comme la viande devient de «plus en plus chère» et que les gens se permettent d'en manger de «moins en moins», Nicolas Ednie suggère plutôt à ceux qui s'intéressent à la viande de qualité de faire affaire avec un boucher qui s'approvisionne auprès de petits producteurs locaux.

C'est ainsi que les consommateurs peuvent être assurés que la tendreté sera soigneusement analysée avant la vente. Car, au-delà du débat sur l'alimentation à base d'herbe ou de grains, c'est là que réside, selon lui, une véritable différence dans la qualité de la viande achetée.

D'ailleurs, contrairement aux épiceries traditionnelles qui «coupent, emballent, vendent» dès la réception, les bouchers prennent le temps de faire vieillir les carcasses de bœuf pendant trois semaines pour attendrir la viande fraîchement abattue. Cette technique permet d'exploiter tout le potentiel de chaque pièce. «Même une très bonne viande ne pourra pas atteindre tout son potentiel si elle n'est pas correctement vieillie», explique le boucher.

Éviter les magasins d'alimentation, selon Nicolas, c'est aussi refuser de se laisser piéger par les étiquettes «élevés sans antibiotique», qu'il considère comme une manipulation des consommateurs.

«Tout le monde se fait avoir dans ce système-là», laisse-t-il tomber. Toute la viande vendue et inspectée par le gouvernement canadien est, à l'origine, sans antibiotique. Même si des antibiotiques ont été administrés à l'animal, une période d'attente doit être respectée avant son abattage, précise-t-il. ▲

DU PRÉ À L'ASSIETTE, LE BŒUF ALBERTAIN ÉVOLUE

Alors que la saison des barbecues bat son plein, de plus en plus de consommateurs se tournent vers des adresses locales pour trouver une viande plus éthique et de meilleure qualité. Bien que cette tendance gagne en popularité, elle demeure entourée de quelques mythes, notamment en ce qui concerne l'élevage de bœuf.



IJL -
RÉSEAU.PRESSE
- LE FRANCO



GABRIELLE AUDET-MICHAUD
JOURNALISTE

Plutôt que d'acheter en épicerie, les clients du River Ranch, à Saint-Paul, vont directement à la source pour se procurer de la viande de bœuf. «Hier encore, quelqu'un a acheté un de nos bœufs entiers, qui pèse 800 livres. C'est une tendance en croissance. Au final, c'est plus économique d'acheter un demi ou un quart de bœuf, en raison du grand volume.» C'est ainsi qu'Adam Charbonneau, propriétaire du lieu et éleveur de quatrième génération, résume la situation.

Il est d'ailleurs le premier de la lignée familiale à avoir fait la transition vers le bétail fini à l'herbe et la qualité de sa viande répond à une certaine clientèle éduquée et soucieuse de faire des choix éclairés lorsque vient le temps de choisir des produits alimentaires. Cela exige notamment une certaine compréhension du monde bovin, mais aussi de sa **terminologie**.

Il l'a d'ailleurs bien compris et est très heureux d'avoir rejoint le réseau ÉCONO-

« LA QUALITÉ DE LA VIANDE EST EN CORRÉLATION DIRECTE AVEC L'ALIMENTATION DE L'ANIMAL. »
Adam Charbonneau

« MÊME UNE TRÈS BONNE VIANDE NE POURRA PAS ATTEINDRE TOUT SON POTENTIEL SI ELLE N'EST PAS CORRECTEMENT VIEILLIE. »
Nicolas Ednie

GLOSSAIRE

TERMINOLOGIE

Ensemble de termes liés à un domaine

MUSÉE® depuis quelques semaines pour présenter son savoir-faire.

UNE VIANDE NOURRIE À L'HERBE ET RIEN QU'À L'HERBE

Une viande finie à l'herbe, par exemple, provient de bovins qui n'ont mangé que de l'herbe et du fourrage pendant leur vie. C'est le cas des cent têtes qui pâturent au River Ranch. Mais cette viande est souvent confondue avec celle nourrie à l'herbe qui provient de bovins ayant principalement mangé de l'herbe, mais qui a pu recevoir un complément alimentaire à base de céréales.

«Il y a beaucoup de confusion sur le sujet, mais ce qu'il faut comprendre, c'est que la qualité de la viande est en corrélation directe avec l'alimentation de l'animal. Et les vaches ne sont pas conçues pour manger des céréales», résume l'éleveur.

Il ajoute que la finition à l'herbe est beaucoup plus saine à la fois pour le bétail, le consommateur et le sol puisqu'elle permet au cycle naturel de pâturage régénératif de se dérouler. En effet, la régénération des sols par le piétinement des bovins permet de préserver les écosystèmes et offre une grande qualité de pâturage. Alors le bétail pâture et se déplace pour brouter de l'herbe fraîche et luxuriante, un cercle vertueux.

Compter exclusivement sur l'herbe pour nourrir les troupeaux comporte pourtant son lot de défis. La pluie et les sécheresses peuvent compliquer la vie des éleveurs albertains privés de températures clémentes à partir de l'automne. «De notre côté, ça fait en sorte que l'on doit se plier à un travail saisonnier. Nous commençons à abattre seulement à partir du mois de juillet», explique Adam Charbonneau. Mais il est fier de cette viande «100% saine» et se rassure en se disant qu'il n'a pas à planter ni à récolter de cultures comme dans le système traditionnel.

«L'herbe sort du sol et les bœufs la mangent, c'est aussi simple que ça pour nous.»

L'HERBE OU LE GRAIN?

Contrairement à l'éleveur bovin, le boucher Nicolas Ednie, propriétaire de The Angry Frenchman Butcher à Calgary, reste plus sceptique quant aux bienfaits du bœuf fini à l'herbe. Mis à part l'apport légèrement plus élevé en oméga-3 qu'offrent



↑ Les chevaux sont essentiels pour se déplacer dans les vastes étendues et pour aller chercher le bétail. Photo : Arnaud Barbet

Le River Ranch

Laissez les plaines vallonnées et le charme bucolique de la vie d'éleveurs bovins vous envoûter lors de votre prochaine visite dans la région de Saint-Paul.

Le River Ranch a ouvert ses portes au public en juin dernier avec pour mission de faire découvrir la tradition de l'élevage bovin. Les plus audacieux peuvent s'initier à l'équitation, au maniement du lasso, voire même au rafting sur la rivière qui serpente à travers les terres!

Si Adam Charbonneau est d'héritage francophone, il baragouine seulement quelques mots dans la langue et vous devrez compter sur l'aide de ses enfants, parfaitement bilingues, pour vous guider à travers les lieux.



↑ Pâture dans les prairies assure une qualité de viande supérieure pour ce bétail. Photo : Capture écran - River Ranch



CHRONIQUE «JARDINAGE»



↑ Le papillon profite des dernières fleurs de lilas. Photo : Justine Dubrûle



↑ La coccinelle est votre alliée.
Photo : Justine Dubrûle

REDÉCOUVREZ LE JARDINAGE PAR LE COMPAGNONNAGE

J'ai découvert un des plus importants secrets du jardinage : un concept intemporel, efficace et simple dans son exécution.

A ce stade de la saison estivale, les rangées de nos potagers sont maintenant bien définies. Les plantes grandissent à vue d'œil grâce à un équilibre tant attendu entre pluie et soleil. À part le maintien quotidien de nos potagers, nous nous retrouvons dans une période d'attente avant les récoltes.

Ainsi, je vous propose de prendre un instant et de vous présenter quelques-unes de mes découvertes, en espérant qu'elles vous soient utiles lorsque vous préparerez vos futurs potagers. Les astuces qui suivent vous aideront à produire des fruits et des légumes de bonne qualité, tout en ayant un potager biologique.

DE LA SAGESSE DANS LA TRADITION

Vous avez sûrement déjà entendu parler des «trois sœurs», une technique agricole que pratiquaient les Iroquois. Cette technique se fie aux capacités et aux caractéristiques du haricot, de la courge et du maïs afin d'augmenter le rendement d'une récolte, tout en maintenant l'équilibre au sein de l'écosystème.

Le haricot préserve l'azote de la terre et, ainsi, assure un niveau équilibré de cet élément pour les autres plantes. Les feuilles de la courge créent de l'ombrage afin de préserver l'humidité de la terre et diminuer la croissance des mauvaises herbes. Finalement, les tiges du maïs servent de tuteur aux haricots grimpants.



Justine Dubrûle est chroniqueuse à Nord-Ouest FM. Elle détient un baccalauréat en anglais de l'Université de Lethbridge et une maîtrise en études françaises de l'Université de Waterloo. Après plusieurs emplois d'été à la radio communautaire, elle s'est décidée à y revenir afin d'explorer plus en profondeur ses capacités rédactionnelles dans le but, un jour, d'aborder les thèmes du retour, du paysage, de la néo-régionalité et de l'identité francophone en tant qu'auteure.



ON PEUT CONSTATER QUE CE GROUPEMENT DE LÉGUMES EST À LA FOIS INTELLIGENT ET RESPECTUEUX ENVERS L'ENVIRONNEMENT : C'EST UN DES MEILLEURS EXEMPLES DU COMPAGNONNAGE.»

JUSTINE DUBRÛLE
CHRONIQUEUSE

On peut constater que ce regroupement de légumes est à la fois intelligent et respectueux envers l'environnement : c'est un des meilleurs exemples du compagnonnage.

PRATIQUER LE COMPAGNONNAGE

Les haricots, les courges et le maïs ne sont pas les seuls légumes bons voisins. Il existe d'autres groupes de plantes que vous pouvez créer afin de jardiner intelligemment. Après, il est fort probable que vous aurez de meilleurs rendements et des légumes de meilleure qualité. Donc, voici d'autres techniques de compagnonnage.

Saviez-vous qu'il est conseillé de planter des fleurs dans son potager? Lorsque des fleurs aux couleurs vives sont placées dans le centre d'un potager, elles attirent les pollinisateurs vers elles, mais permettent aussi aux pollinisateurs de découvrir d'autres fleurs comme celles des concombres, des courgettes et des citrouilles. En attirant le plus d'insectes, vous augmentez le pourcentage de chance que, par exemple, une abeille viendra polliniser vos fruits et légumes.

Ce n'est pas tout. Certaines pestes comme les vers, les limaces, les pucerons et les mouches peuvent nuire à vos fruits et légumes. Pour s'en débarrasser de façon efficace et biologique, les fleurs viennent encore à la rescousse. Certaines d'entre elles ont la capacité d'éloigner des pestes à cause



CERTAINES PESTES COMME LES VERS, LES LIMACES, LES PUCERONS ET LES MOUCHES PEUVENT NUIRE À VOS FRUITS ET LÉGUMES. POUR S'EN DÉBARRASSER DE FAÇON EFFICACE ET BIOLOGIQUE, LES FLEURS VIENNENT ENCORE À LA RESCOURSSE.»

GLOSSAIRE
NÉFASTE
Qui cause des dommages

- basilic et fraisiers;
- oignons et carottes;
- pommes de terre et haricots.

En même temps, ces paires deviennent un type de pesticide naturel, car les caractéristiques de l'une éloignent les pestes de l'autre.

Mais le compagnonnage ne se limite pas qu'à une liste de regroupements intelligents. C'est aussi une liste de plantes qu'il faut éviter de regrouper, car leurs compositions et caractéristiques ne seront pas compatibles et elles ne feront que s'affaiblir. En voici quelques exemples :

- tomates et pommes de terre;
- asperges et oignons;
- brocoli et laitue.

Connaître quelques-unes de ces combinaisons peut être un véritable atout pour tous les jardiniers, grands ou petits, débutants ou avancés. Si ce n'est pas pour augmenter la qualité du sol (comme le font les pois, les haricots et les lentilles), c'est pour attirer des pollinisateurs (comme le font la lavande, les capucines et les œillets) ou pour repousser les insectes **néfastes** de vos potagers (comme le font la tanaïs, la ciboulette ou le basilic).

Et si vous avez quelques coccinelles dans votre jardin, préservez-les, elles sont les plus efficaces contre les pucerons! ▲

LE FRANCO

L'ÉQUIPE

• **POUR CONTACTER LE JOURNAL :**
RECEPTION@LEFRANCO.AB.CA

• **ARNAUD BARBET**
RÉDACTEUR EN CHEF
PUPTRE@LEFRANCO.AB.CA

• **ISABELLE DÉCHÈNE GUAY**
RÉVISEURE

• **GABRIELLE AUDET-MICHAUD**
JOURNALISTE
JOURNALISTE.CALGARY@LEFRANCO.AB.CA

• **CORRESPONDANTS ET CHRONIQUEURS**
ÉTIENNE HACHÉ, JUSTINE DUBRÛLE,
JULIET SAUMURE CAMPBELL, MELKI

• La maquette et le graphisme
ANDONI ALDASORO ROJAS

LE FRANCO est la propriété de l'ACFA. Au niveau national, il est représenté par Lignes Agates Marketing (anne@lignesagates.com | 905 599-2561). Le Franco est imprimé par Central Web, à Edmonton. La reproduction d'un texte ou d'une photo par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite du journal.

Lettres ouvertes: Le Franco est ouvert à la publication de lettres ouvertes. La rédaction se réserve le droit de limiter la longueur du texte ou de ne pas publier la lettre si le contenu est jugé diffamatoire, injurieux ou discriminatoire.

Announces: Les clients ont 15 jours après la date de parution pour nous signaler des erreurs. La responsabilité du journal se

limitera au montant payé pour la partie de l'annonce qui contient l'erreur, si l'erreur est celle du Franco.

Avis lecteurs: N'hésitez pas à nous faire part de vos commentaires en écrivant à l'adresse reception@lefranco.ab.ca

L'équipe du Franco reconnaît qu'elle exerce ses activités sur les territoires visés par les traités no 4, 6, 7, 8 et 10, des lieux de rencontre traditionnels et la patrie de nombreux peuples autochtones dont les Cris, les Dénés, les Sioux Nakota, les Saulteaux, les Ojibwés, les Niitsitapi (Pieds-Noirs) et les Métis. Nous prenons acte de leur empreinte sur ce territoire au fil des siècles et de leur rapport spirituel et concret à la terre, source d'un riche patrimoine pour notre vie communautaire.



Lignes Agates Marketing



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada





CHRONIQUE «ESPRIT CRITIQUE»

QUELQUES BRINS DE L'ACTUALITÉ POLITIQUE FRANÇAISE

La littérature n'a, d'une manière générale, qu'un pouvoir très faible. Je partage l'idée qu'elle doit être dépassée, jusqu'à questionner l'actualité. En effet, qui s'intéresse encore à ce que pouvaient écrire à leur époque, sur l'Europe, des écrivains comme Stefan Zweig ou Joseph Roth? Une minorité de gens. Mais il en va de même pour de nombreux journalistes et essayistes. Ils aimeraient qu'il en soit autrement, mais c'est ainsi.

« À N'EN PAS DOUTER, L'ÉCRITURE, TOUT PARTICULIÈREMENT LE JOURNALISME ÉCRIT, PERMET AUX LECTEURS D'ADOPTER UN REGARD LUCIDE SUR L'ACTUALITÉ. »

« COMBIEN SONT-ILS EXACTEMENT À VOULOIR DONNER LA CHANCE À CE PARTI? DIFFICILE À DIRE AU MOMENT OÙ J'ÉCRIS CETTE CHRONIQUE, MAIS LE PREMIER PARTI RESTE CELUI DE L'ABSTENTION. »

Cette chronique a été écrite avant les résultats des élections législatives françaises.

GLOSSAIRE

ADAGE
Formule généralement ancienne énonçant une vérité admise

Étienne Haché
est philosophe et professeur de Lettres / Philosophie.

ÉTIENNE HACHÉ
CHRONIQUEUR

Le peuple veut du pain et des jeux, pas des chroniques littéraires ou d'actualité... Cela ne l'intéresse pas toujours! Il est dans sa zone de sécurité et de confort, avec les réseaux sociaux, trompé quotidiennement par des *fake news* et assumant ainsi pleinement le fait d'être trompé et dirigé par tous ces experts en communication qui rongent petit à petit notre vie sociale et politique. Le peuple, du moins une partie de plus en plus grande de la population, l'affirme même haut et fort : nulle envie ni besoin de sortir du grand mensonge organisé.

Ce qui ne veut pas dire que le métier de chroniqueur et de journaliste n'est pas nécessaire, bien au contraire! Il est même le sel de la vie. Mais c'est un pouvoir dont il faut savoir user intelligemment. J'ai déjà exprimé dans une précédente chronique, l'hiver dernier, qu'écrire suppose d'accepter «le poids de la responsabilité du monde [...]». Cet acte n'est [...] pas une mince affaire. Il en va de la défense de notre liberté; non seulement de nos droits et libertés en tant qu'individus singuliers, mais d'un combat pour le respect du droit et de la justice, avec lesquels il n'y a pas à transiger» (*Le Franco*, février 2024).

À n'en pas douter, l'écriture, tout particulièrement le journalisme écrit, permet aux lecteurs d'adopter un regard lucide sur l'actualité. C'est même une chance pour tout citoyen que de pouvoir ainsi comparer, confronter, mesurer, peser le pour et le contre; bref, se faire une meilleure idée de la réalité et de l'importance des enjeux. L'actualité politique française récente n'en manque pas...

PAS DE RETOUR EN ARRIÈRE POSSIBLE

Assurément, il en est un qui a déjà raté son coup... Un dessin du caricaturiste Plantu en une du journal *Le Monde* du 2 mars 2021, repris sur X, laissait déjà présager sa chute. Je parle évidemment de l'actuel président français, Emmanuel Macron. Celui-ci a été un chef d'État jupitérien; un chef orgueilleux, la métaphore n'est pas qu'émphatique. Il n'est désormais qu'un simple vivant dont le sort connu d'avance est désormais commun aux autres vivants... Il voulait être le plus intelligent que sa présidence, soit celle de la grandeur retrouvée de la France. Selon les mots de Shakespeare dans *Cymbeline* (1611), il apprend désormais, à l'insu de sa volonté, à «faire face au temps comme il vient et change». Le «quoi qu'il en coûte», version Emmanuel Macron, n'est plus pour lui qu'une simple réminiscence du passé, un «rêve puéril».

J'imagine même un vaste mouvement populaire postélectoral, lassé de l'incapacité du président à former un gouvernement stable et responsable, ses membres entonnant ce refrain à l'unisson : «Macron démission!». Mouvement qui résonnerait auprès de sages, dont un ancien président de la République, François Hollande, lettre en main, bien décidé à faire capituler l'actuel président. Pour tout dire, je ne sais pas. Si, malgré la crise politique actuelle, le président Macron ne peut être destitué (conformément à l'article 68 de la Constitution française), démissionnerait-il de sa fonction sous la pression de la rue? Finirait-il par céder à la pression des urnes, surtout venant des masses populaires? Sauf peut-être s'il sait la partie perdue. Mais nous n'en sommes pas là bien sûr.

Les Français ne souhaitent pas son départ, mais il doit maintenant changer sa manière de gouverner et renoncer à l'hyperprésidentialisme, être plus modeste. Et s'il ne peut le devenir, et rien n'indique qu'il le puisse, que les résultats du vote le contraignent alors à former un gouvernement d'Union nationale, qui fasse appel à tous les talents républicains de ce pays, quelles que soient leurs affinités politiques. Il n'en manque pas. Ce serait un tour de force que de réussir à former une telle coalition.



↑ Photo : Wikimedia Commons - Christopher Macsurak

Emmanuel Macron a voulu apparaître comme un président fort, mais c'est un craintif. La crise des gilets jaunes a montré à quel point il craignait la populace, la foule, car après tout, il ne la connaît pas. Son mépris du peuple est terrible. Et celui-ci le lui rend bien. Je pense que les Français sont en fait très partagés. Il y en a clairement qui veulent sa tête et qui souhaitent que le Rassemblement National (RN) — parti qui porte toujours les stigmates de ses origines FN — accède au pouvoir.

Combien sont-ils exactement à vouloir donner la chance à ce parti? Difficile à dire au moment où j'écris cette chronique, mais le premier parti reste celui de l'abstention... D'autres veulent un changement de gouvernance et plus d'éclectisme dans la représentation politique : un gouvernement plus ouvert d'union nationale, dans l'intérêt du pays.

DANS LES PROFONDEURS DE L'INCONSCIENT, LE RÉVEIL DES GILETS JAUNES

Ce que d'aucuns qualifiaient jadis comme de l'agitation révolutionnaire... Écoutons-les aujourd'hui pour se convaincre que c'est devenu tout le contraire : «Avec mon mec, Alex, on s'est dit que si le Rassemblement National gagnait ce dimanche, alors "yallah!", on irait fêter ça avec les deux gosses, ma mère et ma tante dans mon resto préféré, le Royal Wok. Et pas n'importe lequel : celui de Guéret, dans la Creuse. C'est un buffet à volonté et je n'en repars jamais tant que je n'ai pas envie de vomir! Pour 20 euros, tu as tout de compris, même les boissons, et ça, ce n'est pas commun dans les buffets à volonté. Tu te sers tant que tu veux. Tu peux prendre 10, 20 litres de rosé, c'est gratos. Et puis, après le resto, direction Lilo Trésor, la salle de jeux de fou pour les enfants – chacun son paradis, hein! Sauf qu'on n'ira nulle part. Parce que le Royal, il est à une heure et demie de bagnole et nous, on vit à Ussel, en Corrèze. Donc, pour y aller, faut du gazole et on n'a plus les sous. Et le resto aussi, faut pouvoir se le payer, et bah, on ne peut pas. Dimanche, quand les résultats du

premier tour sont tombés, on a trinqué à l'eau et on était heureux!» Non, nous ne sommes pas dans l'Amérique profonde, blanche, trumpiste, conspirationniste... Et pourtant, cela lui ressemble étrangement.

Heureusement, il reste encore en France des brins de civilisation à ne pas avoir été touchés par la déferlante populiste et ses antennes médiatiques relais. Là où j'habite, en Indre-et-Loire, le verre de rosé est payant. De toute façon, je n'aime pas ces buffets. On y mange assez mal et quitte à aller dîner, je préfère encore choisir où et avec qui. Je n'aime pas la foule. Oui, drôle quand même...; drôle et triste, la vie de ces gens en Corrèze et ailleurs. Mais les sympathisants frontistes sont ainsi : ils ne lisent pas, ni même achètent la presse pour confronter leurs points de vue.

Vous connaissez l'**adage** : «Quand on entend ce qu'on entend et qu'on voit ce qu'on voit, on a raison de penser ce qu'on pense...». C'est tout cela le frontisme, la réification par le travail, le divertissement qui l'accompagne et le refus de l'autre. Je n'ai rien contre la culture ouvrière et ses valeurs, j'en suis moi-même issu. Mais franchement, refuser d'ouvrir un livre ou un journal au motif que c'est pour les «intellos», c'est absurde. L'ignorance est une calamité qui semble bien payer pour le RN et ce n'est pas ce que l'on ne sait pas, mais plutôt le refus d'apprendre de nouvelles choses qui apparaît comme le véritable danger actuel pour la démocratie.

Un véritable poison lent qu'administre à merveille non seulement l'extrême droite française, mais dorénavant tous les partis populistes. Dernier parti en date, inspiré par les néoconservateurs canadiens : le parti anti-immigration et antisystème Reform UK, dirigé par Nigel Farage, qui va faire une entrée fracassante au Parlement britannique avec 13 sièges à la suite des élections législatives du 4 juillet remportées par les travaillistes. Au sein de l'«armée» de Farage, lui-même élu député pour la première fois, coule l'influence du fondateur de la nouvelle droite canadienne, Preston Manning, et des théoriciens de l'École de Calgary. À méditer pour tout Canadien. ▲